



Désiré Nyela

Les littératures de la traversée

KARTHALA

Lettres du Sud

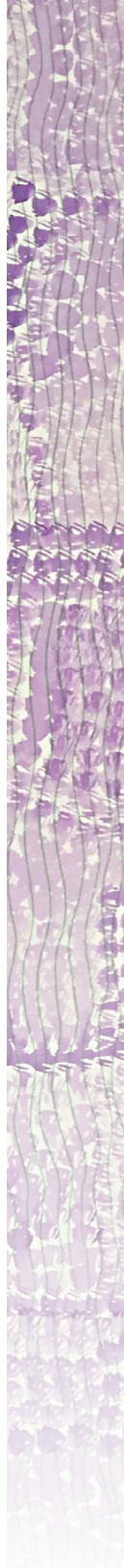
Collection dirigée par Elara Bertho

Prenant acte de la mondialisation de la littérature, Désiré Nyela entend renouveler la pensée de la francophonie : « littérature-monde », « littératures de la périphérie », « littératures mineures » ont été autant de concepts élaborés pour appréhender l'expérience linguistique de l'écrivain francophone.

Proposant le concept de « littératures de la traversée », Désiré Nyela met d'abord l'accent sur la traversée des champs littéraires : il s'agit pour ces auteurs de s'imposer dans le champ culturel global par l'inventivité, le détour, pour repenser les enjeux de territoire et de langue. À qui appartient la langue française ? De quel territoire parle la littérature ?

Désiré Nyela affronte ces questions fondamentales à partir de l'analyse des postures et des textes des écrivains majeurs de la francophonie. C'est un parcours qui nous est proposé à travers l'universalisme de Yambo Ouologuem, la dé-nationalisation de la littérature chez Dany Laferrière qui se prétend « écrivain japonais », ou encore le refus de l'africanité de Kossi Efoui. Bouleversant les mythologies nationales et identitaires, Désiré Nyela interroge la portée transnationale des littératures et la manière dont la figure du lecteur est réinvestie par une perspective mondiale.

*Désiré Nyela est professeur titulaire au Département d'études françaises de l'Université Sainte-Anne en Nouvelle-Écosse (Canada). Il est docteur en stylistique de l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV). Ses recherches portent sur les littératures francophones ainsi que sur les littératures populaires. Outre ses nombreux articles et autres travaux parus dans des ouvrages collectifs, il est l'auteur de *Lignes de fronts. Le roman de guerre dans la littérature africaine* (Presses de l'Université de Montréal, 2009) et de *La Filière noire. Dynamiques du polar « made in Africa »* (Honoré Champion, 2015).*



© Éditions Karthala, 2021

22-24, boulevard Arago – 75013 Paris

www.karthala.com

(première édition papier, 2021)

ISBN : 978-2-8111-2922-4

Maquette : Bärbel Müllbacher

Couverture :

Franck Lundangi, *Same questions 2020*, Aquarelle et encre sur papier, 102 x 67 cm.

Photo Franck Lundangi. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'artiste.

Franck Lundangi est représenté par la Galerie Anne de Villepoix, Paris.

Site : www.franck-lundangi.com

Désiré Nyela

LES LITTÉRATURES DE LA TRAVERSÉE



KARTHALA

Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à l'Université Sainte-Anne dont le soutien financier a concouru à la publication de cet ouvrage.

Ma gratitude va également à Paul Bleton (Télé-université du Québec), pour son amitié, ses précieux conseils et ses suggestions toujours pertinentes. Ses relectures, fines et serrées, ont indéniablement contribué à l'amélioration de la qualité théorique de cette réflexion. Paul, encore une fois, merci.

Impasse et promesses, identité et traversée

Il y a des moments comme ça, où saisi d'une soudaine inspiration, il vous vient, par bonheur, des idées qui une fois lancées laissent votre auditoire dans une sorte de perplexité. Et, pour ne pas rester en suspens, laisser votre auditoire sur sa faim, vous voilà contraint de pousser plus loin, de mûrir votre réflexion. Tel fut le cas lorsque, dans le cadre du colloque international « Franchir les frontières de l'exiguïté. Les lieux de rapprochements dans les littératures minoritaires », qui s'est tenu à l'Université Sainte-Anne¹ du 11 au 14 août 2013, je présentai ma communication intitulée « De l'universalité du polar. L'exemple de Jacques Savoie² ». Depuis lors, cette communication a eu l'heur de se transformer en article, « *In Nomine Patris. Jacques Savoie et l'universalité du polar* », chapitre de livre paru dans l'ouvrage collectif *Au-delà de l'exiguïté. Échos et convergences dans les littératures minoritaires*³ publié à Moncton en 2016 dans la collection « Archipel/APLAQA » des éditions Perce-Neige.

1. Au campus de Pointe-de-l'Église, Nouvelle-Écosse, Canada.

2. Auteur notamment des *Portes tournantes* et d'une série policière constituée pour le moment de quatre polars : *Cinq secondes* (2012), *Une mort honorable* (2012), *Le Fils emprunté* (2013) et *Un voyou exemplaire* (2014), tous publiés à Montréal chez Libre Expression dans la collection « Expression noire ».

3. Il s'agit de l'ouvrage issu des contributions au colloque mentionné plus haut, sous la direction de Jimmy Thibeault, Daniel Long, Désiré Nyela et Jean Wilson.

Je m'étais ainsi intéressé à Jacques Savoie, auteur revendiqué par l'institution littéraire acadienne⁴ mais qui pourtant multiplie, vis-à-vis de cette même institution, bien des lignes de fuite⁵. À partir du polar et de la singularité de ses déclinaisons chez l'auteur des *Portes tournantes*⁶, j'étais parvenu à la conclusion suivante : Savoie, pour autant qu'on le considère comme auteur acadien, serait l'une des expressions les plus emblématiques de la modernité acadienne, dans la mesure où il inscrit sa littérature (la littérature acadienne) dans une dynamique qui va de l'exiguïté à ce que, pour la première fois, j'avais désigné sous la formule de *littérature de la traversée*.

Ainsi m'est venu un concept qu'il restait à développer, auquel il fallait donner une assise théorique dans l'espace entier d'un livre, même si j'en avais déjà fait mention dans un livre précédent intitulé *La Filière noire. Dynamiques du polar « made in Africa »* publié à Paris en 2015 aux éditions Honoré Champion. Il faut dire que la formule lancée ici survient dans un environnement théorique marqué par une pléthore de concepts élaborés par l'appareil critique pour décrire la réalité (institutionnelle) des littératures « périphériques ». En dehors du concept de « littératures mineures⁷ » et de celui de « littératures de l'exiguïté⁸ » qui ont fait florès, bien d'autres ont surgi dans la même optique : « littératures

4. Lire à ce sujet l'article de Raoul Boudreau intitulé « Le roman acadien depuis 1990 », *Nuit Blanche*, n° 115, juillet-août-septembre 2009.

5. Il réside et publie ailleurs qu'en Acadie (précisément au Québec, à Montréal) ; il fait le choix du populaire, principalement du roman – qui plus est, du roman policier – dans une littérature fortement dominée par la poésie. À cela s'ajoute l'effacement de l'Acadie dans son œuvre, ce que David Décarie considère comme une sorte de « désacadianisation » dans un article intitulé « *Sympathy for the Devil* : enjeux du passage du scénario *Le Concert* au roman *Les Portes tournantes* de Jacques Savoie », dans Denis Bourque et David Décarie (dir.), *L'édition critique et le développement du patrimoine littéraire en Acadie et dans les petites littératures*, Port Acadie, n° 20-21, automne 2011-printemps 2012, p. 185. Autant d'indices de la mise à distance de l'Acadie dans les romans de Savoie.

6. L'un des romans phares de Jacques Savoie publié chez Boréal en 1990 et porté à l'écran par Francis Mankiewicz.

7. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1989 [1975].

8. François Paré, *Les Littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, 1994.

minoritaires⁹», « littératures d'émergence¹⁰ », « littératures de l'intranquillité¹¹ », « littératures liminaires¹² », « littératures de la résilience¹³ », « littératures de la contiguïté¹⁴ », « littératures migrantes¹⁵ » ou encore « littérature-monde¹⁶ », pour n'énumérer que ceux-là. Ce florilège dénommatif témoigne d'une effervescence conceptuelle symptomatique de la complexité de la réalité

9. Émir Delic, « Mondialisation, minoritarité et conscience altéritaire », in Sophie Croisy (dir.), *Globalization and « Minority » Cultures: The Role of « Minor » Cultural Groups in Shaping the Global Future*, Leyde/Boston, Brill/Nijhoff, 2014.

10. Voir Wlad Godzich, *The Culture of Literacy*, Cambridge, Harvard University Press, 1994. Voir aussi Sonia Faessel et Michel Perez, *Littératures d'émergence et mondialisation*, Paris, Éditions In Press, 2004.

11. Lise Gauvin, « D'une langue l'autre. La surconscience linguistique de l'écrivain francophone », in *L'Écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris, Karthala, 1997.

12. Michel Biron, *L'Absence du maître*. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme, Montréal, PUM, 2000.

13. Raoul Boudreau, « Paratopie et scène d'énonciation dans la littérature acadienne contemporaine », in Lucie Hotte (dir.), *(Se) Raconter des histoires. Histoires et histoire dans les littératures francophones du Canada*, Sudbury, Prise de parole, 2010.

14. Alain Di Meglio, « De l'exiguïté à la contiguïté : une expression littéraire corse forte de ses réalités », in Carmen Alén Garabato et Alain Boyer (dir.), *Les Langues de France au XXI^e siècle : vitalité sociolinguistique et dynamiques culturelles*, Paris, L'Harmattan, 2007. Lire également Catherine Leclerc et Lianne Moyes, « Littératures en contiguïté : France Daigle au Québec. France Daigle et le Québec », *Voix et Images*, vol. 37, n° 3, 2012.

15. Pour aller très vite, le concept d'écriture migrante s'articule autour de la contribution des auteurs issus de l'immigration au socle littéraire national québécois. À ce sujet, lire les travaux de Clément Moisan, notamment ses ouvrages *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, co-écrit avec Renate Hildebrand et publié à Québec aux éditions Nota Bene en 2001 ; *Écritures migrantes et identités culturelles*, aux éditions Nota Bene en 2008. On peut également consulter les travaux de Daniel Chartier, notamment ses articles « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles » paru dans *Voix et Images, La sociabilité littéraire*, vol. 27, n° 2, hiver 2002 ; « De l'écriture migrante à l'immigration littéraire : perspectives conceptuelles et historiques sur la littérature au Québec », dans Danielle Dumontet et Frank Zipfel (dir.), *Écriture migrante/Migrant Writing*, Hildesheim, Zürich, New York, Georg Olms Verlag, 2008. On ne saurait clore cette liste (non exhaustive) sans faire allusion aux réflexions de Simon Harel sur la question, notamment son ouvrage *Les Passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2005.

16. Concept qui a fait couler beaucoup d'encre et de salive, lancé sous forme de manifeste par Michel Le Bris et Jean Rouaud et signé dans une tribune dans le journal *Le Monde* par quarante-quatre écrivains. Manifeste qui deviendra un ouvrage intitulé *Pour une littérature-monde*, sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud, publié à Paris aux éditions Gallimard en 2007.

culturelle et institutionnelle de ces littératures dites périphériques. Aussi le défi consiste-t-il à proposer un concept suffisamment lumineux pour éclairer, dans leur globalité, les angles de leur réalité.

On pourrait s'interroger sur la pertinence d'une énième désignation dans un univers critique déjà alourdi par une surcharge – pour ne pas dire une surenchère – conceptuelle et théorique. Ne viendrait-elle pas plus contribuer à y entretenir le flou qu'à apporter un réel éclairage sur ces littératures « périphériques » ? La question ne manque pas d'intérêt, ni encore moins de pertinence, soulève des enjeux importants et peut fort bien être reprise à bon compte par tel procureur à charge. Reste alors à la défense de présenter les éléments susceptibles de plaider en faveur d'une littérature de la traversée.

Lignes de force : pour une littérature de la traversée

Commençons au préalable par en établir la circonscription : les littératures de la traversée entendent s'appesantir sur l'ensemble des littératures dites périphériques – peu importe leur situation géographique – même si un accent particulier sera porté sur les littératures francophones, notamment celles du Sud¹⁷ ; littératures dont la particularité des aspects institutionnels constituera, en grande partie, le socle des articulations de la réflexion autour de ce que nous entendons par *littératures de la traversée*.

17. Nous sommes conscient d'un fait : le terme « Sud » fait de plus en plus l'objet d'un usage tout en nuance par les géographes pour éviter le piège de telle forme d'essentialisation. En outre, les minorités dont nous parlons à propos du Canada sont loin d'être assignées au concept de « Sud ». Soit. Cela dit, qu'elles proviennent du Nord ou du Sud, les littératures francophones se rejoignent sur un point, celui de leur minoritarité, pour reprendre la formule d'Émir Delic cité plus haut. Les effets de cette minoritarité soulignent leur situation périphérique et accentuent les dynamiques hiérarchiques dans leur participation à la mondialisation de la littérature. Ces effets-là seront précisément au cœur de la réflexion de cet ouvrage sur les littératures de la traversée.

Le terrain ainsi balisé, on peut donc rentrer de plain-pied dans le vif du sujet. Périphérie ! Le mot est lâché, qui réfère à une géopolitique du (fait) littéraire à travers la complexité des relations entre champs (centraux et périphériques) avec tout ce que cela suppose de rivalité, de compétition et surtout de domination et de hiérarchisation dans l'économie de la régulation des places au sein du système littéraire mondial vu comme une « république mondiale des lettres », pour reprendre l'expression de Pascale Casanova¹⁸. En ce sens, le concept de « littératures de la traversée » n'a alors de pertinence qu'envisagé dans une perspective globale, en rapport à un phénomène bien précis : la mondialisation de la littérature. Mondialisation comme phénomène culturel mettant les littératures en contact dans la logique de dynamiques relationnelles de satellisation. Il en va ainsi des relations entre littératures comme des relations entre pays, où l'idéalisme proclamé de l'égalité dans le discours masque mal le propre d'une réalité relationnelle verticale et inégalitaire.

Du mode de fonctionnement comme de la réalité institutionnelle de ces littératures (périphériques) ont émergé, parmi la liste énumérée plus haut, quelques concepts majeurs qui en ont le mieux rendu compte : « les littératures mineures » et « les littératures de l'exiguïté », auxquels peut s'ajouter celui, plus récent et non moins controversé, de « littérature-monde ». Si les deux premiers concepts ont séduit par leur robustesse théorique, l'effet retentissant du troisième a été à la mesure de la réprobation¹⁹ qu'il a suscitée compte tenu de sa dimension polémique et manifestaire.

Un bref tour d'horizon de ces trois concepts offre une meilleure appréciation de chacun de leurs aspects. Ainsi, le premier (de ces concepts) découle d'un phénomène littéraire : la pratique scripturaire de Franz Kafka a permis à Gilles Deleuze et Félix Guattari d'observer, chez l'écrivain tchèque, l'usage de la littérature en mode mineur. Littérature en mode mineur à travers le

18. Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.

19. Lire par exemple la riposte d'Alexandre Najjar, « Expliquer l'eau par l'eau », *Le Monde des livres*, 29 mars 2007, https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/29/expliquer-l-eau-par-l-eau_889166_3260.html (consulté le 13 juillet 2021).

traitement linguistique déterritorialisant²⁰ qu'une minorité ou, plus précisément, qu'un auteur, issu d'une minorité (linguistique), applique, dans sa praxis littéraire, à une langue majeure²¹. Usage de la littérature en mode mineur comme miroir grossissant de la complexité de la situation de l'écrivain minoritaire face aux rouages des dynamiques institutionnelles en contexte de diglossie linguistique et culturelle. Littérature (dite) mineure à travers un double déplacement linguistique tant dans le choix de son expression dans une langue majeure que dans son usage (l'usage de cette langue ainsi déterritorialisée). On ne saurait parler de littérature mineure sans ces déterritorialisations issues de nœuds, de contraintes particulières à la condition sociolinguistique de l'écrivain en contexte minoritaire²².

La réflexion de Deleuze et Guattari a permis de mettre en lumière la condition de l'écrivain minoritaire en situation de diglossie et d'apporter un éclairage sur les déterritorialisations que génère cette situation. Cependant, leur analyse n'épuise pas vraiment toute la question des institutions et de leurs rouages – bien souvent de l'ordre du défi pour l'écrivain francophone –, leur réflexion se voulant plus psycho-philosophique qu'institutionnelle. Car Franz Kafka, bien que minoritaire, ne souffrait pas de l'éloignement d'institutions culturelles et jouissait d'un accès aisé²³ à un appareil éditorial, à l'opposé par exemple d'un Kourouma, contraint à un détour par Montréal pour voir publier

20. Déterritorialisant dans le sens d'une appropriation (linguistique) prédatrice qui tord et soumet telle langue (dite) majeure à la sensibilité propre de l'auteur « étranger », en situation de minorité linguistique, qui la manipule.

21. On pourrait, très cavalièrement, renvoyer la définition d'une langue majeure au présupposé d'une langue jouissant d'un fort capital en termes de prestige symbolique et dotée d'une puissance normalisatrice.

22. Voir également l'article de Xavier Garnier intitulé « Les littératures francophones sont-elles mineures, déterritorialisées, rhizomatiques ? Réflexions sur l'application de quelques concepts deleuziens », in Véronique Bonnet (dir.), *Frontières de la francophonie ; francophonie sans frontières*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 97-101.

23. On pourrait toujours nuancer le propos en rapport à la proximité de Kafka avec l'appareil éditorial pour dire que la chose n'était pas aussi simple que cela, du fait que la situation de l'écrivain, dans l'empire austro-hongrois, dépendait beaucoup de sa langue d'expression ; aussi, pour Kafka, le choix de l'allemand lui imposait-il tout de même de publier à Berlin.

plus tard aux éditions du Seuil à Paris son premier roman *Les Soleils des indépendances*²⁴.

Dans le prolongement des réflexions de Deleuze et Guattari, François Paré, à travers son concept, a pu décrire les conditions d'existence des littératures minoritaires, enserrées dans toutes sortes d'étaux ou, pour reprendre sa propre expression, « d'exiguïtés » institutionnelles. Et qui dit exiguïté ne dit-il pas fragilité²⁵ ? Fragilité comme signe sous lequel s'inscrit le destin de ces littératures, mais aussi comme modalité à partir de laquelle se détermine l'éthos de l'artiste en contexte minoritaire, fondé sur l'intériorisation d'une conscience minorisée.

Au contraire de Deleuze et Guattari dont la réflexion s'articule autour de l'expérience linguistique singulière d'un écrivain emblématique – Franz Kafka faut-il le rappeler –, François Paré propose un concept qui s'appesantit sur les conditions spécifiques de production, de diffusion et de réception de l'ensemble des littératures de la francophonie. Sa réflexion a donc une portée plus large et son point focal se concentre sur les questions institutionnelles dont se préoccupaient peu ou prou les deux penseurs français. En ce sens, le concept de Paré a le mérite d'aiguiser la conscience d'une « pensée de l'exiguïté²⁶ » pour reprendre la formule de Mourad Ali-Khodja et Annette Boudreau. Cela dit, la conscience de l'exiguïté ne doit pas faire perdre de vue l'urgence de son dépassement dialectique, l'exiguïté comme concept n'offrant, de prime abord dans ses termes, que le prisme d'une dialectique négative à travers les connotations qui lui sont associées, relatives aux problématiques liées au nœud, à la contrainte ou encore à

24. Ce roman avait d'abord été refusé par les éditions du Seuil justement à cause du traitement déterritorialisant que Kourouma avait fait subir à la langue française. Le manuscrit sera donc publié au départ à Montréal par Les Presses de l'Université de Montréal et le succès de cette édition finira par convaincre la célèbre maison parisienne de publier le roman.

25. À la suite des *Littératures de l'exiguïté*, François Paré a poursuivi la réflexion sur la littérature et l'art en contexte minoritaire dans un ouvrage intitulé *Théories de la fragilité*, publié en 1994 à Ottawa aux éditions Le Nordir.

26. Mourad Ali-Khodja et Annette Boudreau, « Du concept de minorité à une pensée de l'exiguïté : pour une autre compréhension des phénomènes linguistiques », *Langage et société*, n° 129, 2009, p. 69-80.

l'étouffement. C'est d'ailleurs cette urgence qui transparait dans le titre de l'ouvrage²⁷ collectif issu du colloque évoqué en ouverture de cette introduction, car n'était-il pas question pour les acteurs de ce forum de participer à une réflexion devant conduire à aller « au-delà de l'exigüité » ?

Prenant comme fondement l'attribution des prix littéraires à des écrivains d'outre-France durant l'année 2006²⁸, les signataires du manifeste pour une littérature-monde en français y ont vu un signe : la fin de l'hégémonie d'une littérature française franco-centrée à travers l'éclatement de son centralisme (parisien en l'occurrence) au profit d'une constellation transnationale avec la naissance de ce qu'ils appellent la « littérature-monde en français ». L'optimisme d'une telle vision est à la mesure de la verve idéaliste des manifestaires. Seulement, pour idéaliste qu'il soit, ce manifeste, aux allures de coup de pied dans la fourmilière francophone, n'est pourtant pas sans occulter nombre de paradoxes que soulève la prise de position de ses signataires, notamment le silence sur la question de l'industrie culturelle et plus précisément celle des réflexes du conservatisme à la limite du chauvinisme de l'appareil éditorial hexagonal dont le filtre accueille au compte-gouttes les œuvres d'auteurs issus de la francophonie. On ne saurait, certes, ignorer le volontarisme issu de la vague d'enthousiasme suscitée par l'obtention en 2006 de prix littéraires aussi prestigieux par des écrivains venus de la francophonie. Mais proclamer la naissance d'une littérature sans au préalable procéder à une réflexion de fond sur ses potentielles assises institutionnelles relève d'une déconcertante candeur²⁹ qui laisse croire à une vaste fumisterie dans la

27. À ce sujet voir *Au-delà de l'exigüité. Échos et convergences dans les littératures minoritaires*, ouvrage publié sous la direction de Jimmy Thibeault, Daniel Long, Désiré Nyela et Jean Wilson dans la collection « Archipel/APLAQA » des éditions Perce-Neige à Moncton en 2016.

28. On peut citer le prix Goncourt et le Grand Prix du Roman de l'Académie française décernés à Jonathan Littell pour *Les Bienveillantes* publié chez Gallimard en 2006 ; le prix Femina à Nancy Huston pour *Lignes de faille* chez Actes Sud en 2006 ; le prix Renaudot à Alain Mabanckou pour *Mémoires de porc-épic* au Seuil en 2006.

29. Candeur d'autant plus déconcertante que les signataires du manifeste sont tous des professionnels de la plume, donc au fait des usages en vigueur dans l'industrie du livre. Comme si cette moisson de prix littéraires était, à elle seule, gage d'un

mesure où cela revient ni plus ni moins qu'à l'idée de construire une maison sans (en assurer la) fondation. L'écrivain libanais Alexandre Najjar, dans une riposte, reprochait aux signataires du manifeste de vouloir « expliquer l'eau par l'eau³⁰ » ; à cette riposte d'une ironie décapante sous forme de truisme s'ajoute, en rapport à la littérature-monde en français, la métaphore de l'arbre qui cache une immense forêt.

Toutefois, malgré leurs limites, ces concepts ne manquent ni de justesse ni encore moins de pertinence dans la description de la condition de l'écrivain en contexte minoritaire, de la réalité institutionnelle de ces littératures ou encore de leur statut dans la république mondiale des lettres. Certes. Mais cela dit, il n'en demeure pas moins vrai que ces littératures, fussent-elles marginales ou encore périphériques, et pour fragiles qu'elles soient, *existent*, en dépit de tous ces facteurs d'étouffement agissant comme autant de corsets, d'entraves à leur plein épanouissement ; et, comme on peut le voir à travers le manifeste, elles sont même souvent consacrées. On ne saurait donc nier la fragilité inhérente à leur condition. Cependant, au-delà de cette fragilité, il importe de se poser la question de leur émergence : dans quelles circonstances ces littératures naissent-elles ? Comment et dans quelles conditions évoluent-elles ? Par quelles médiations transitent-elles ? Quels en sont les branchements esthétiques ou institutionnels ? Quelles en sont les dynamiques transversales ? Comment parviennent-elles, malgré tout, à exister dans la mondialisation de la littérature ?

C'est ici qu'intervient alors le concept de *traversée*, lequel met l'accent sur les modalités opératoires à travers les dynamiques transversales qui rendent possible l'existence de ces littératures. En ce sens, la traversée – comme concept, emprunté chez Julia

changement de mentalités dans le fonctionnement de l'industrie du livre à même d'ouvrir toutes les frontières pour les œuvres produites par les auteurs du Sud. Or, cette moisson, aussi remarquable qu'elle fût, n'a pas changé d'un iota la situation de dépendance des auteurs du Sud face aux industries culturelles du Nord. On peut donc bien proclamer la naissance d'une littérature-monde mais tant que celle-ci ne repose aucunement sur le contrôle de quelque industrie que ce soit, cette proclamation n'a pour seul impact que celui d'un effet de manche.

30. Alexandre Najjar, « Expliquer l'eau par l'eau », art. cité.

Kristeva³¹ et Jean-Godefroy Bidima³², et actualisé dans la formule « littératures de la traversée » – s’ envisage avant tout dans sa dynamique, à voir comme modalité de dépassement, de franchissement dans le sens d’ aller au-delà, de franchir les frontières³³ de toutes sortes d’ exiguïtés dans le but d’ échapper aux angles morts du champ littéraire et culturel. Dans cette bataille pour la survie culturelle, l’ enjeu est de taille et révèle l’ ampleur des défis³⁴ que doivent relever ces littératures en mode mineur. Littératures dont les facteurs de minorisation déterminent, certes, le statut, c’ est-à-dire la condition subalterne au sein du système littéraire mondial, mais en même temps constituent autant de pilules roboratives, véritables stimulants dans la mesure où la conscience même de cette fragilité inhérente à leur condition minoritaire ou si l’ on veut à leur « minoritarité³⁵ », pour reprendre l’ expression d’ Émir Delic, détermine les conditions de leur émergence. Aussi la question de la traversée vient-elle dialectiser celle de l’ exiguïté : en effet, l’ exiguïté n’ est plus seulement perçue ici que comme nœud, facteur d’ étouffement, voire d’ étranglement, mais aussi comme trampoline, rampe de lancement puisqu’ elle devient énergie mobilisatrice porteuse de la dynamique traversière. En clair, elle en est même la condition *sine qua non*.

31. Julia Kristeva et al., *La Traversée des signes* (recueil des travaux du séminaire « Pratique signifiante et mode de production »), Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1975.

32. Jean-Godefroy Bidima, *L’ Art négro-africain*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1997.

33. C’ était justement l’ esprit qui avait animé les discussions du colloque mentionné plus haut et dont les travaux ont accouché de l’ ouvrage *Au-delà de l’ exiguïté. Échos et convergences dans les littératures minoritaires*, op. cit.

34. Défis à relever en rapport à leur fragilité institutionnelle : certaines de ces littératures relèvent de communautés culturelles minoritaires dont les institutions sont soit précaires soit inexistantes ; d’ autres sont en très forte situation d’ extranéité, dépendantes d’ institutions culturelles étrangères.

35. Émir Delic, « Mondialisation, minoritarité et conscience altéritaire », art. cité.

Littératures en 3D

Le défi consiste donc à proposer un concept suffisamment englobant pour mettre en lumière, dans sa généralisation, tous les aspects de ces littératures que nous appelons *littératures de la traversée*. En ce sens, le concept de traversée, tel que formulé ici, prend en considération les enjeux psycho-esthétiques inhérents à la condition minoritaire (Deleuze et Guattari) et s'appesantit tout autant sur les conditions de production, de diffusion et de réception des littératures périphériques (Paré). En plus de ces deux dimensions dont il tient compte, il en ajoute une troisième : la part d'inventivité dont font preuve les animateurs de ces littératures pour échapper, avec force stratégies de détour et de contournement, à toutes sortes d'écueils et parvenir à exister. Ainsi décliné, le concept est une synthèse dont la pertinence tient en 3D, c'est-à-dire les trois dimensions explicitées ci-dessus pour en faire un concept suffisamment massif afin de rendre compte des dynamiques existentielles de ces littératures.

On ne saurait donc ignorer la part de créativité inhérente aux littératures de la traversée à la faveur de laquelle elles parviennent, tant bien que mal, à tirer par la ruse leur épingle du jeu dans cette bataille et à exorciser malgré tout l'angoisse de la néantisation culturelle. Car, on a souvent tendance à l'oublier, la mondialisation de la littérature s'apparente à un système galactique, vaste marché aux illusions où les relations entre littératures, contrairement à la croyance populaire, sont plus de l'ordre de l'hostilité et de la conflagration que de la fusion et de l'harmonie. En fait, la position satellitaire des littératures de la traversée en rapport aux systèmes centraux du Nord en détermine l'un des traits fondamentaux : le dynamisme, grâce auquel elles échappent à l'opacité du trou noir pour illuminer, par leur présence, la galaxie littéraire. En ce sens, les littératures de la traversée partent d'une hypothèse pessimiste, au contraire par exemple de la littérature-monde avec son optimisme béat ; littérature-monde dont la critique virulente du nombrilisme de la littérature française se garde bien de s'étendre à son industrie culturelle, notamment à son appareil éditorial pourtant au cœur du contrôle de la production et de la diffusion du

livre, quitte à faire croire que le coup d'éclat des signataires du fameux manifeste ne fut rien d'autre qu'un coup d'État ou, plus précisément, une tentative de coup d'État littéraire. Car il y a belle lurette que les littératures francophones, notamment celles d'Afrique (pour ne citer que celles-là), sont au cœur du monde, comme en témoigne le propos fort imagé de l'écrivain Tierno Monenembo :

« La littérature africaine [...] émane du creuset même où sous la frénésie des nouveaux temps, se sont mis à fusionner les peuples et les races, les cultures et les civilisations. Le métissage n'est donc pas, chez l'écrivain africain, un choix esthétique ou une tentation philosophique, c'est un déterminisme, le premier de tous. Le carrefour est le seul endroit qui convienne à son écriture : carrefour de croyances et de langues, de figures et de signes, de patrimoines et d'imaginaires³⁶. »

À bien suivre Monenembo, elles y sont même depuis leur naissance. En effet, les littératures francophones d'Afrique – pour ne s'appesantir que sur celles-là – émergent en situation d'extranéité, leur naissance ayant été rendue possible par l'appareil éditorial de l'Hexagone. Qu'il s'agisse des *Trois Volontés de Malic* d'Amadou Mapaté Diagne, de *Batouala* de René Maran, de *Force-Bonté* de Bakary Diallo ou encore de *Doguiçimi* de Paul Hazoumé, pour ne remonter qu'à ces œuvres-là³⁷, les premiers écrits africains ont été publiés à Paris par des maisons soucieuses de créer un espace d'expression aux auteurs venus de la France d'outre-mer. Cette ouverture aux écrivains africains s'est maintenue même après les indépendances et cette tradition d'accueil se perpétue avec le soutien d'éditeurs qui, aux côtés de ces maisons pionnières, par

36. Tierno Monenembo, « Mondialisation, culture métisse, imaginaire hybride », *Présence francophone*, n° 69, 2007, p. 173.

37. On aurait pu remonter plus loin encore et faire référence aux ouvrages de Léopold Panet ou encore de David Boilat par exemple, qui proposent les premiers textes d'écrivains africains au lectorat occidental même s'il s'agit de textes documentaires à caractère ethnologique.

vocation³⁸ ou encore par militantisme³⁹ continuent de publier les auteurs du Sud.

À considérer les littératures francophones d'Afrique – depuis leur naissance jusque dans leur fonctionnement actuel –, un mot vient tout de suite à l'esprit : déterritorialisation. Il s'agit bel et bien d'une détermination essentielle de ces littératures, dont la déclinaison revêt une dimension multifactorielle. En effet, leur naissance révèle la réalité de leur délocalisation institutionnelle, à travers l'extranéité, on l'a vu, du processus historique des modalités de leur production (industrielle) dans une chaîne qui va de la publication à la réception, voire la consécration⁴⁰, en passant par la distribution et la diffusion. Cette extranéité institutionnelle accentue la déterritorialisation de leur réception, que conforte par ailleurs l'usage de codes génériques et linguistiques étrangers certes, mais néanmoins intériorisés par leurs auteurs. Comme trait inhérent aux littératures francophones en général et d'Afrique en particulier, leur particule déterritorisante met dès lors en crise la question du national, indexée à la littérature. En effet, depuis toujours, la littérature, comme activité culturelle et anthropologique, recouvre deux principaux ingrédients ou si l'on veut deux grandes dimensions dont elle ne saurait se départir : la dimension spatiale, avec l'inscription dans un territoire, et la dimension linguistique, à travers l'expression dans une langue.

Circonsrite dans un territoire et animée par le souffle incandescent de la langue, la littérature imprime son empreinte à l'imaginaire d'un peuple. Certes, les littératures francophones ne

38. On pense ici aux éditeurs dont la vocation, la raison d'être, est de promouvoir les lettres africaines, comme Présence Africaine, Silex, L'Harmattan, Karthala, Actes Sud, pour ne citer que ceux-là.

39. On pense par exemple aux éditions Maspero, fondées par François Maspero en 1959 en pleine guerre d'Algérie et situées idéologiquement à gauche. La marque de distinction des éditions Maspero : un engagement sans ambiguïté pour le mouvement tiers-mondiste à travers la publication de réflexions autour des questions de développement et de néocolonialisme. C'est chez Maspero que Mongo Beti, pour ne prendre que son exemple, a publié en 1972 son puissant pamphlet intitulé *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation*.

40. Comme en témoignent les nombreux prix glanés dans le microcosme littéraire français par les auteurs du Sud.

dérogent pas à la contrainte linguistique comme en témoignent par exemple les envolées lyriques d'un Alain Mabanckou sur la question⁴¹, mais elles font par contre exception quant à leur portée en rapport à la nation, dans la mesure où, animées par une dynamique transnationale, elles débordent les frontières du cadre national. C'est le paradoxe de littératures inscrites dans la vastitude du monde, ancrées au cœur même de ce monde mais qui, pourtant, s'y trouvent marginalisées, confinées à la portion congrue, leurs auteurs y occupant la place peu enviable du strapontin. C'est la conscience de ce paradoxe qui explique sans doute l'exaspération d'Alain Mabanckou, dans son souci de rétablir la réalité des choses face à la relation asymétrique entre la littérature française et les littératures francophones : « La littérature française est une littérature nationale. C'est à elle d'entrer dans le grand ensemble francophone⁴². » Il s'agit là ni plus ni moins que d'un changement de perspective auquel invite l'auteur de *Mémoires de porc-épic*⁴³, autour d'un projet de *dénationalisation* de la littérature française en vue de tisser des liens de solidarité et de participer à la communauté d'une fratrie linguistique dans la richesse de ses sonorités et harmoniques issues des quatre coins du monde. En ce sens, s'aventurer en francophonie littéraire c'est se lancer dans une traversée des langues, dans le foisonnement créatif de leur diversité. Mabanckou n'affirme-t-il pas qu'« on n'écrit pas pour *sauver* une langue, mais justement pour en *créer* une⁴⁴ » ?

41. N'affirme-t-il pas que « être un écrivain francophone, c'est être dépositaire de cultures, d'un tourbillon d'univers. Être un écrivain francophone, c'est certes bénéficier de l'héritage des lettres françaises, mais c'est surtout apporter sa touche dans un grand ensemble, cette touche qui brise les frontières, efface les races, amoindrit la distance des continents pour ne plus établir que la fraternité par la langue et l'univers. La fratrie francophone est en route. Nous ne viendrons plus de tel pays, de tel continent, mais de telle langue. Et notre proximité de créateurs ne sera plus que celle des univers » ? (Alain Mabanckou, « Le chant de l'oiseau migrateur », in Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, op. cit., p. 56.)

42. Propos d'Alain Mabanckou cité en exergue de l'article de Jacques Godbout, « La question préalable », in Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, op. cit., p. 103.

43. Roman publié à Paris aux éditions du Seuil en 2006 et qui a valu à Alain Mabanckou le prix Renaudot.

44. Alain Mabanckou, « Le chant de l'oiseau migrateur », art. cité, p. 60.

Traversée des langues, donc traversée des signes et des imaginaires à laquelle est convié un acteur clé, essentiel de la dynamique littéraire : le lecteur.

Primatus lectoris

Nous avons vu plus haut que la littérature ne saurait se départir de deux dispositions qui lui sont essentielles : le territoire⁴⁵ et la langue. Ces deux éléments concourent à assurer quelque stabilité à une notion par trop générale par le biais d'ancrages linguistiques et géographiques. Or en réalité, comme activité scripturaire, la littérature est elle-même déjà *déterritorialisation*. Déterritorialisation en effet en rapport à sa genèse, en lien aux mutations de son code médiatique, à travers une dynamique transformationnelle qui va de l'oralité – dont les genres, à travers les modalités de leur expression, de leur performance, assuraient un ancrage territorial⁴⁶ – à l'écriture, avec la découverte d'une nouvelle culture, celle de l'imprimé et de tout le processus rentrant dans la chaîne indispensable à la circulation du livre. À bien y regarder de près, il est question d'un passage qui assure la transition de « l'illittérature⁴⁷ » (selon la formule chère à Christian-Marie Pons) à la littérature. Cette phase, relative à la mutation médiatique, est porteuse, en même temps, d'une mutation culturelle, avec le passage de la culture orale à celle de l'écrit, elle-même bientôt en concurrence voire supplantée par celle de l'écran, avec tout ce que cela suppose d'alphabétisation de la part du lecteur.

Comme effet de ces mutations, la circulation du livre invite dès lors à un double voyage culturel : de la culture orale traditionnelle à la culture écrite moderne et, ce faisant, voyage à travers les signes et les imaginaires. Toutes choses qui font de la littérature

45. Territoire correspondant souvent à une nation.

46. À travers leur dimension communautaire, ces genres de l'oralité renforcent une territorialisation en regroupant la communauté à laquelle ils sont destinés dans un espace-temps précis.

47. Lire à ce sujet l'article de Christian-Marie Pons, « Illittérature », *Études littéraires*, vol. 30, n° 1, automne 1997, p. 97-104.

un (curieux) objet paradoxal, à la fois ancrage dans une réalité, mais en même temps invitation (de son destinataire, c'est-à-dire le lecteur) au voyage. À la fois ancrage et voyage, territorialisation et déterritorialisation. Cela dit, reste que les littératures francophones, compte tenu de leur réalité propre, à savoir leur configuration transnationale et leur dimension secondaire⁴⁸ (sur laquelle nous reviendrons plus loin), se portent spontanément vers la déterritorialisation, animées par des écrivains voyageurs, dans la mesure où ils sont d'abord des lecteurs. Centrale pour toute littérature, la question du lectorat se pose encore avec plus d'acuité pour les littératures francophones. En effet, à ce propos, les littératures francophones, notamment celles du Sud, se trouvent dans une configuration dont la mécanique relève de ce qu'on pourrait appeler une *asymétrie fonctionnelle*. Cela veut dire que l'extranéité qui en est le principal marqueur institutionnel leur imprime une dynamique asymétrique soutenue par un appareil éditorial extérieur favorable à une consommation exogène de ces littératures. En clair, dans les pays du Nord, le fonctionnement de l'industrie culturelle pose et garantit les jalons de la relation symétrique entre production littéraire et consommation locale ou endogène. Tel n'est pourtant pas le cas pour les littératures du Sud où l'extranéité (dont nous parlions plus haut) configure une double asymétrie tant dans la production – elles sont publiées ailleurs par un appareil éditorial extérieur – que dans la consommation – elles sont tout autant ignorées, lues voire consacrées ailleurs que dans le continent africain⁴⁹.

En somme, l'on a affaire ici à une sorte de hiatus, de discordance entre les prétentions identitaires de ces littératures et leur réalité institutionnelle. Ne serait-ce pas alors la raison pour laquelle

48. À entendre bien sûr ici dans une acception diachronique, dans le sens de littératures qui surviennent après, en second lieu.

49. Même si les travaux de Raphaël Thierry, notamment son ouvrage tiré de sa recherche doctorale et intitulé *Le Marché du livre africain et ses dynamiques littéraires: le cas du Cameroun* (publié en 2015 à Pessac aux Presses universitaires de Bordeaux, coll. «Littératures des Afriques»), parlent d'émergence de maisons d'édition africaines pour le continent, maisons à travers lesquelles s'observent des modes de circulation inédits du livre.

nombre d'écrivains du Sud (à la suite d'un Yambo Ouologuem, comme on le verra plus loin) adoptent plus spontanément des réflexes universalistes à travers l'inscription de leur pratique littéraire au cœur du monde ? À travers le refus de l'africanité qui renforce leur inclination vers l'universalisme, ne sont-ils pas porteurs de quelque manière d'une certaine modernité ? Car si, dans son acception la plus schématique, la modernité s'associe à la rupture, on assiste dès lors ici à l'une de ses modalités d'expression à travers cette rupture générationnelle entre les premiers prosateurs africains, animés par l'idéologie de la négritude, et les générations actuelles bien plus à l'aise à l'ère de la mondialisation, avec tout ce que cela suppose de flux, de circulation (des hommes et des idées). Une rupture à travers laquelle Jacques Chevrier, dans un ouvrage intitulé *Littératures francophones d'Afrique noire*⁵⁰, a résumé, en un raccourci, le parcours des littératures francophones d'Afrique en un itinéraire pendulaire qui va « de la négritude à la migritude ».

Certes, la formule ne manque pas de punch, mais elle révèle les failles d'une double obsession, métaphysique et téléologique. En effet, elle suppose deux grands temps forts à l'intérieur desquels ont cheminé les littératures francophones d'Afrique ; temps forts dont l'un serait le point de départ, donc l'origine, une sorte d'*ab initio*, à savoir la négritude, et l'autre, le point d'arrivée, sorte de *terminus ad quem*, la migritude. Le rapport à ces deux bornes temporelles réfère à une métaphysique, celle de l'identité des littératures francophones d'Afrique, envisagée ici dans une perspective téléologique (de... à). Cette identité serait ainsi fixée par des bornes dont les repères en constitueraient alors l'essence. À bien suivre Jacques Chevrier, la *quiddité* des littératures francophones d'Afrique noire ne s'apprécierait alors qu'à l'aune de la fixité de bornes dont on escamote, par ailleurs, la complexité ou, si l'on veut, la part dialectique. En effet, ce que l'on considère comme le début, le point de départ de ces littératures renvoie déjà en fait à une origine pour le moins brouillée, problématique.

50. Jacques Chevrier, *Littératures francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Édisud, coll. « Les Écritures du Sud », 2006.

Car la double filiation⁵¹, à la fois culturelle et générique des littératures francophones d'Afrique subsaharienne, devrait rendre suspecte toute hypostase, toute tentative d'essentialisation de leur origine. Voilà pourquoi Jean-Godefroy Bidima peut dire que «l'origine [...] est déjà [...] le résultat provisoire d'une médiation antérieure⁵²». Il affirme même plus loin : «L'origine suppose *un état*, alors qu'avec l'art de la traversée, il s'agirait d'*un processus* qui n'a pas d'origine. L'origine suppose un point de départ, mais celui-ci est déjà l'arrivée, le carrefour et la transition de quelque chose⁵³.»

Ainsi donc, les littératures de la traversée récusent tout fétichisme du foyer, toute mystique de l'origine et postulent, voire incarnent plutôt une énergie qui les porte à être, en permanence, dans le mouvement. En ce sens, les littératures de la traversée revendiquent et assument une approche *anti-essentialiste*, à l'opposé du biographisme dérivé de l'obsession des origines, inhérente au concept des «écritures migrantes⁵⁴» par exemple.

Cela dit, ne soyons pas totalement cynique, le concept d'écritures migrantes revêt quelques mérites épistémologiques. En effet, il a tout de même permis, dans l'histoire littéraire d'un Québec aux relents nationalistes, de mettre en lumière un corpus littéraire provenant d'auteurs issus de l'immigration et de les sortir des angles morts du champ culturel avec leur intégration dans le patrimoine littéraire national. En cela, les écritures migrantes ont contribué à la reconfiguration des paramètres de l'histoire littéraire nationale avec l'ouverture aux apports d'écrivains issus de l'immigration.

51. À ce sujet, nous nous permettons de renvoyer à nos ouvrages *Lignes de fronts. Le roman de guerre dans la littérature africaine*, co-écrit avec Paul Bleton, publié en 2009 aux Presses de l'Université de Montréal, et *La Filière noire. Dynamiques du polar «made in Africa»*, publié à Paris en 2015 aux éditions Honoré Champion.

52. Jean-Godefroy Bidima, *L'Art négro-africain*, op. cit., p. 106.

53. *Ibid.*

54. À propos des écritures migrantes, lire les travaux de Clément Moisan, de Daniel Chartier, ou encore de Simon Harel dont nous avons donné quelques références plus haut. Pour aller très vite, le concept a fait florès dans la sphère littéraire québécoise et réfère à un ensemble d'œuvres produites par des auteurs issus de l'immigration et intégrées au patrimoine littéraire national québécois.

Toutefois, cet élargissement du patrimoine aux contributions culturelles d'auteurs venus d'ailleurs, qui découle d'une reconnaissance institutionnelle, ne va pas sans paradoxe, dans la mesure où elle est animée par une double démarche contradictoire. À la fois accueil, ouverture, dans un souci d'intégration, mais en même temps fixation, enfermement, stigmatisation : en insistant sur son parcours migratoire, l'écrivain dit migrant devient tout d'un coup prisonnier de sa vie, de sa biographie dont il ne saurait plus se défaire puisque enfermé dans ses origines. Le voilà alors pris dans l'inconfort d'une situation paradoxale où il est à la fois du dedans et du dehors⁵⁵, lui qui croyait avoir trouvé dans l'écriture le moyen idoine de se départir de tous les déterminismes, y compris ceux de l'origine. Comment dès lors ne pas voir dans le concept d'écritures migrantes la trahison de la littérature comme idéal, dont la part imaginaire permet l'ouverture à tous les possibles ? Car la littérature, qui se conçoit comme traversée (des signes et des imaginaires), se méfie de toute fixation et de toute crispation identitaire : *a contrario* des écritures migrantes, dans les littératures de la traversée, ce n'est pas tant l'écriture de la vie (migratoire ou non) de l'auteur que l'aventure de son écriture qui importe. Aventures d'une écriture porteuse du dynamisme de ces littératures, dont la portée s'étend à une ligne d'horizon à l'échelle du monde.

De par leur réalité institutionnelle, leur dimension linguistique et leurs codes génériques, les littératures de la traversée ont vocation à déborder le cadre des frontières nationales, c'est-à-dire à se *dé-nationaliser* pour s'inscrire dans une dynamique transnationale. Ce faisant, cette dénationalisation de la littérature en appelle une autre, tout aussi fondamentale : celle de la lecture, donc du lecteur. Il n'est plus ainsi question de macérer dans la mélancolie de la déploration⁵⁶, mais plutôt de considérer la situation avec

55. Clément Moisan et Renate Hildebrand n'ont-ils pas donné le titre suivant à leur ouvrage sur la question : *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)* ?

56. Nombre de travaux de la critique africaniste ont longtemps passé leur temps en jérémiades sur l'absence de lectorat local pour les littératures francophones d'Afrique subsaharienne, pour ne citer que celles-là.

lucidité et d'entrevoir toutes les possibilités en termes de recrutement et d'extension du lectorat à un public non pas ou non plus local mais global, c'est-à-dire mondial. C'est pourquoi l'écrivain du Sud, plus que tout autre, est d'abord du pays de ses lecteurs. Dany Laferrière, à ce sujet, ne déclare-t-il pas dans son roman *Je suis un écrivain japonais* prendre la nationalité de son lecteur ? Et il ajoute : « Ce qui veut dire que quand un Japonais me lit, je deviens immédiatement un écrivain japonais⁵⁷. »

Avec les littératures de la traversée transparaît très nettement la centralité de la figure du lecteur, non seulement dans la dynamique littéraire mais aussi et surtout dans l'historiographie (même) de la littérature. Changement de prisme. Il ne s'agit plus ici de verser dans une approche littéraire traditionnelle de l'histoire littéraire, envisagée à partir de la perspective de l'auteur. De cette perspective traditionnelle, l'histoire littéraire s'inscrit dans les limites strictes d'une dimension nationale. Ancrée dans un territoire, elle est le résultat de strates, de couches successives obtenues à la suite d'un long processus de sédimentation culturelle dont l'ensemble serait porteur de l'esprit ou, si l'on veut, de l'idéal du canon national ; canon dont les auteurs emblématiques seraient l'incarnation. On voit bien poindre ici la notion de classique⁵⁸, sécrétion naturelle de manuels d'histoire littéraire, présenté comme modèle ayant porté très haut l'étendard de l'idéal littéraire national.

Les littératures de la traversée, par contre, plaident pour une histoire littéraire envisagée de la perspective du *lecteur*, la seule susceptible de prendre en charge la fluidité d'une dynamique littéraire transversale et transnationale. Orientée vers le principe de la déterritorialisation, l'écriture d'une telle histoire (littéraire) s'intéresserait aux stratégies autoriales mises en œuvre pour aller à la conquête du lecteur. Car dans la mondialisation de la littérature (la république mondiale des lettres), l'écrivain – qui plus est du Sud – doit manifester des talents multidimensionnels : en plus

57. Dany Laferrière, *Je suis un écrivain japonais* [2008], Montréal, Les Éditions du Boréal, 2009, p. 30.

58. Lire à ce sujet le récent ouvrage de Claire Ducournau, *La Fabrique des classiques africains. Écrivains d'Afrique subsaharienne francophone*, Paris, CNRS Éditions, 2017.

d'être auteur, il se doit d'être stratège. En cela, une histoire littéraire de la traversée examinerait le positionnement de l'auteur au sein du système littéraire mondial. En d'autres termes, comment l'auteur se positionne-t-il pour émerger dans le système littéraire mondial ? À partir de quelle intentionnalité esthétique ? Comment parvient-il à franchir les « frontières des internats sociaux », pour parler comme Jean-Godefroy Bidima⁵⁹ ? Quelle stratégie met-il en branle pour franchir les frontières racialisées de la littérature, pour reprendre la formule de Sarah Burnautzki⁶⁰ ? Voilà autant de questions brûlantes dont les réponses seraient susceptibles d'alimenter une histoire littéraire de la traversée.

Comme on peut le constater, il s'agit dorénavant ici d'une histoire des trajectoires⁶¹ (voire des dérives) et non plus d'une histoire des fixations ou des cristallisations. En somme, si l'on peut se permettre de recycler la formule de Christopher L. Miller⁶², il s'agit d'une histoire de « nomades » par opposition à celle de « nationalistes », une histoire de nomades dans la mesure où les littératures de la traversée sont portées par des esprits voyageurs. Ces « étonnants voyageurs », pour reprendre la belle expression du festival international du film et du livre de Saint-Malo en France, nous emportent dans le sillage de leur imaginaire pour nous faire découvrir le monde. Découverte du monde pour lequel ils développent une extrême sensibilité grâce à cette activité particulière qu'est la lecture, car au fond, ne sont-ils pas avant tout des lecteurs ? En ce sens, les littératures de la traversée font l'éloge de la lecture comme activité qu'a si bien défendue Daniel Pennac dans sa fameuse charte encadrant « les droits imprescriptibles du

59. Jean-Godefroy Bidima, *L'Art négro-africain*, op. cit., p. 108.

60. Sarah Burnautzki, *Les Frontières racialisées de la littérature française. Contrôle au faciès et stratégies de passage*, Paris, Honoré Champion, coll. « Francophonies », 2017.

61. À ce sujet, lire l'ouvrage intitulé *Trajectoires et dérives de la littérature-monde : poétiques de la relation et du divers dans les espaces francophones*, sous la direction de Cécilia W. Francis et Robert Viau, Amsterdam, Rodopi, coll. « Francopolyphonies », 2013.

62. Lire à ce propos son ouvrage justement intitulé *Nationalists and Nomads. Essays on Francophone African Literature and Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1998.